

JOSÉ-GENTIL DA SILVA

LE MONDE HISPANIQUE ENTRE LA MAGNIFIQUE STABILITE ET LES GRANDS ESPOIRS:

histoire, économie, recherche

Coupables, les historiens l'ont été. Ils se sont alignés sur les bons vieux chroniqueurs et ont préféré se justifier par l'invraisemblance de toute transformation de l'ordre établi et sanctionné par l'histoire. Aussi est-ce plutôt chez les utopistes et non chez les historiens qu'on trouve le reflet et la formulation, fut-elle abstraite, d'un autre monde, d'une autre forme de civilisation. Ou chez ces passionnés de l'étrange, les ethnologues.

Et pourtant Karl Marx et Frédéric Engels ont bien démontré par l'exemple, que l'analyse historique condamnait le vieux monde, expliquait et appelait la Révolution. Ainsi l'Espagne, Karl Marx la comprit comme personne d'autre. Il arrive qu'il ait connu le capitalisme dans ses formes les plus évoluées, au Royaume Uni et aux Etats Unis. Par contre, ses bagages historiques étaient surtout florentins, allemands et français. Il en résulta des hiatus dans les grandes lignes de ses explications. Ni lui ni les historiens professionnels n'ont pu prévoir le chemin que la Révolution allait prendre. Une série d'équivoques s'installa dans la recherche historique et dans la pensée marxiste elle-même. La querelle récente du „mode de production asiatique”, les discussions sans issue sur le passage du féodalisme au capitalisme ont beaucoup souffert de cet état de choses.

Or précisément l'Espagne et le Monde hispanique semblent au bout d'une série de „déphasages” opportuns qui ont maintenu l'équilibre „quasi-stable” entre féodalisme et capitalisme, entre expansion démographique et crise, entre agriculture et industrie, entre révolution et réaction enfin. Urgente, la solution que demande le Monde hispanique contient une conception, une analyse cohérente de l'histoire, un retour à Karl Marx historien et savant. Il nous faut savoir pourquoi tous les mouvements sociaux, toutes les hérésies, tous les développements économiques, tous les régimes politiques ont traduit un retour à l'équilibre quasi-stable *quo ante*, sur le continent européen.

L'Espagne et le Monde hispanique sont dans cette histoire sans panache, les frères des Pays-Bas du Sud, des états allemands, centro-européens et italiens, de le Empire turc ou russe et du Royaume de France. L'histoire du Royaume Uni est autre. D'en avoir adopté les dernières conquêtes, le continent connut des révolutions et aussitôt des restaurations; mais regardons aux structures de l'entreprise, du pouvoir local, des chambres de représentants, et nous sommes instruits. Plus

l'adoption des conquêtes efficaces des Anglo-Saxons: au Royaume Uni, au Canada, aux Etats Unis, au Canada, en Australie et en Nouvelle Zélande, a été bien menée, plus fort a été le résultat économique: au Japon, en Allemagne, surtout. Encore faut-il faire la part des facteurs propres à chaque pays: l'élaboration lente mais continue d'un marché intérieur japonais, l'absence de sens national en Allemagne, pour expliquer que le parallélisme ne fut pas total, soit en conséquence d'un expansionnisme territorial violent, anachronique parce que correspondant à la situation internationale alors que l'Etat et les premières entreprises anglo-saxonnes étaient en formation, soit à cause de la difficulté à donner des dimensions nationales aux très grandes entreprises nationales fermées à la participation des travailleurs en Allemagne, alors qu'en France poursuivaient la tradition des traitants et „autres intéressés dans les affaires du Roi” qui exploitaient pour celui-ci, sans pudeur ni sens du profit, l'épargne privée, jamais assez méfiante, comme remarquait déjà Henri au XVII^e siècle.

Ainsi, pendant que les pays vraiment capitalistes, les nations anglo-saxonnes transformaient leurs institutions et leur économie grâce à l'entreprise menée par la recherche du profit, ancêtre de la moderne et puissante „corporation”, sur le continent il n'en était rien. Les raisons sont dans l'histoire des mentalités, des pouvoirs locaux, des monnaies, des premières formes d'affrontement entre le capital et le travail. Nous les avons étudiées, ou commencé à les étudier ailleurs. Il nous importe ici que c'est sur le continent que la Révolution devint possible sinon nécessaire, là où l'affrontement capital-travail resta orienté par les pratiques usuraires, par la recherche de l'intérêt plutôt que par celle du profit. C'est lorsque la dette de l'économie à l'égard du travail: somme de la plus-value et de l'usure, devint assez importante, qu'elle provoqua le renversement du système.

Cela, les historiens mais aussi beaucoup de révolutionnaires professionnels, ne l'ont pas prévu. Ce fut le mérite d'un petit nombre d'avoir été objectif. Aujourd'hui, en histoire, quant au Monde hispanique en particulier, on continue à ne pas voir très clair. Les passions locales, les beautés du petit jardin privé, s'accouplent avec la fiche inédite, avec le cas exceptionnel, le refus du chiffre contestable, la sainte horreur des méthodes logiques et des techniques mécaniques. Est-ce nouveau?

L'histoire fut pendant longtemps explication de textes: c'était comme pour les langues qu'on ne parlait pas, la façon de familiariser les adolescents avec les mécanismes de la mémoire et les formes d'expression inhabituelles. C'était ensuite, un moyen d'élargir et d'approfondir l'érudition. Qu'est-ce l'érudition aujourd'hui? Plus de livre, thèse ou traité dont on annonce les 3, 7 ou 12 documents inédits... C'est par centaines qu'on les trouve dans n'importe quelle étude. Et qu'est-ce l'inédit? Publiées, les informations ne sont que rarement utilisées, conservées dans les rayonnages, les documents ou leur reproduction exacte et immédiate, sont pratiquement à la portée de tout le monde.

„Bonne fille”, l'histoire se contenta longtemps de ce cadeau prudent, satisfaction exaltante pour les imaginatifs démunis: la perle récupérée dans le „marché aux puces” qu'étaient les vieux archives réservés autant que possible. Voilà qui est fini. Aujourd'hui les historiens n'ont plus à

discuter de problèmes historiques, mais à débattre de questions actuelles. Il s'agit du présent auquel on tient et de l'avenir qui doit être et que le Monde hispanique en particulier veut façonner à son profit parce qu'il l'appréhende. Les économies, les nations, superstructures techniques et mentales, ont à choisir entre le bond en avant et la descente aux enfers.

Le Monde hispanique va-t-il augmenter le passif du Tiers monde ou aider celui-ci à avancer? Historiens, nous devons commencer par poser cette question autrement: l'Histoire va-t-elle être au service de l'Homme ou à celui des mauvaises habitudes? Dans cet article nous nous limitons à quelques constatations d'ordre pratique.

PERSISTANCE ET RENOUVEAU DES PROBLEMES

Dans un livre récent: *En Espagne, développement économique, subsistance, déclin* (Paris, Mouton et cie, 1965), nous avons essayé de répondre aux questions historiques classiques sur l'Espagne: comment a augmenté ou diminué la population et la production, conséquences pour les échanges, comment enfin, la politique et la conscience des Espagnols en ont été influencées. On a fait appel à des explications économiques, et on a utilisé les résultats d'études et d'analyses démographiques, se qui a sûrement mis l'ensemble des explications sur une assez bonne voie, quel qu'en soit le degré de précision atteint, ceci sans inviter à des vérifications accessoires dont est si friand l'historien.

On s'aperçoit qu'en l'absence d'une orientation scientifique, faute de poser des problèmes empruntés aux recherches dans d'autres disciplines, l'ensemble des monographies sur lesquelles on peut compter est d'un secours très faible. Dans ces conditions, la correction des évaluations très approximatives auxquelles on fut obligé, pourra faire faire un bond à la connaissance de l'Espagne, indépendamment de l'anecdote. Aussi avons-nous pu parvenir à une conception du destin espagnol qui gagnera à être corrigée mais qui demande surtout l'orientation scientifique d'enquêtes nouvelles plus efficaces que celles auxquelles on nous a habitués. Déjà les études récentes de Reyna PASTOR DE TOGNERI, Gonzalo ANES, Ramon CARANDE, Antonio DOMINGUEZ ORTIZ, Juan REGLA, Felipe RUIZ MARTIN, par exemple, ont bouleversé bien des conceptions et balayé beaucoup de faux problèmes.

Sans revenir sur chacune des reconstitutions faites avec peine et qui comme toujours provoqueront davantage le scepticisme que la contestation, résumons un des résultats essentiels de cet essai de mise au point. Etudier l'histoire de l'Espagne entre la fin du XV^e et le début (ou la première moitié) du XVIII^e siècle, c'est se résigner en quelque sorte à la description dans la mesure où on peut toujours opposer à cette étude les éléments descriptifs correspondant à l'époque qui précède et à l'époque qui suit. Le sujet n'est pas fini, n'est pas limité. Donc, abstraire un certain nombre d'informations sur l'Espagne entre la fin du XV^e et le milieu du XVIII^e siècle, se justifie à condition de proposer une explication à la fois retrospective et prospective, qui ne soit pas démentie dans l'ensemble par les études sur les époques précédentes et suivantes. Les deux premières phases de notre enquête, empruntent beaucoup aux discussions

d'autres disciplines, et aboutissent à la constatation de trois grands cycles d'entre 70 et 80 ans, que nous n'avons pas eu l'occasion ni le désir de mettre en pleine lumière, entre autres parce que les preuves même descriptives nous en auraient fait défaut. Le premier de ces cycles va de 1480 à 1550, le deuxième de 1550 à 1625, le troisième de 1625 à 1705.

On pourrait parler, respectivement, de cycle de réaction castillane, de cycle de réaction malthusienne, et de cycle de réaction seigneuriale et internationale. Cycle est un mot galvaudé, ainsi que réaction, et en vérité les deux conviennent ici, le premier pour tout ce qu'il contient d'appel à des mouvements d'ensemble qui dépassent le cadre hispanique et qui ont donné tout le mal qu'on sait pour l'explication de coïncidences et de dissentiments visibles à l'oeil nu sur des courbes qu'on compare bon gré mal gré; le second de ces mots enferme par contre l'appel aux réalités hispaniques qui précédèrent et qui suivirent: avant, l'invasion de la Péninsule, largement ouverte aux trafics méditerranéens et en particulier aux métaux précieux, et la reconquête; après, la fixation du pouvoir, et son affaiblissement relatif dans le concert des nations européennes.

Certaines dates qui entourent les termes du premier cycle: 1479, 1555—1556, etc., sont significatives de l'expansion de la Castille; le deuxième présente la résistance des limites naturelles et économiques à cette expansion: échecs agricoles, résistances locales et internationales, sclérose spirituelle et sociale; le troisième est marqué par l'agression économique et commerciale, ainsi que dynastique, de l'étranger, bien définie à partir de 1621—23, renforcés en 1635, en 1640, et suivie de la flambée qui va de 1724 à 1728, en 1731, 1749, 1752, etc., consolider l'accablement de l'Espagne. Un document extraordinaire illustre de manière extérieure mais globale, la tension provoquée par les développements démographiques, économiques, politiques: c'est le résumé du nombre des gens justifiés par l'Inquisition. Très fort jusqu'en 1516—1520, il enregistre une forte réduction ensuite, mais reste encore à une sorte de palier élevé jusqu'en ± 1625. Entre 1556—1560 et 1566—1570, il avait été au plus bas. Vers 1625, la diminution des persécutions est très importante, plus encore qu'au terme du cycle, vers 1705. Ces trois longues ondes de la vie espagnole auraient coïncidé avec trois phases de rigueur, divisées par des moments de répit: au milieu du XVI^e siècle, à la fin du premier quart du XVII^e et au début du XVIII^e, trois moments de changement de cap, de découverte de préoccupations nouvelles qu'il est extraordinairement délicat de diagnostiquer grâce aux méthodes traditionnelles, et qui ne se manifestent pas dans la conscience des Espagnols de l'époque, peut-être parce qu'on ne les a pas bien cherchées.

Il sera bientôt possible de mettre dans une perspective qui leur accorde un poids relatif à des conséquences communes, ou à un dénominateur commun, toutes les références à la détresse paysanne attribuée aux sauterelles, aux pluies excessives et hors saison, à la grêle et aux inondations, à la sécheresse et à la pénurie de pâturages à la cherté, à la faim; à première vue, on aura une liste assez longue: 1561—63, 1566—67, 1569—70, 1573—74, 1583—86, 1590—92, 1597, 1606—08, 1618—20, 1624, 1628—31, 1640—41, 1647—49, 1650—55, 1656—57, 1681—83, 1684—88, 1691, 1694, 1699... Quel coefficient donner à chacune de ces plaintes,

quel autre attribuer aux moments de désarroi des marchands que nous connaissons notamment d'après les correspondances marchandes des Ruiz et d'autres familles, qu'en dire des paniques bourgeoises comme celle de 1680—81? Nous ne parlons même pas de la peste, des mortalités qui finalement semblent faire place à un équilibre assez stable, naturellement accompagné de la misère des populations qui de plus en plus se trouvent mises hors la loi et se voient acculées au banditisme. La paysannerie espagnole vécut du milieu du XVII^e siècle au milieu du XVIII^e sa guerre de Cent ans.

Dès le milieu du XVI^e siècle, la justice n'existait plus pour „*muchos pobres y otros miserables personas que no pueden ir a (la) Audiencia a pedir o seguir su justicia*”, d'après le témoignage indiscutable pour la Galice d'une *Real cédula* du 7 Mai 1566. Au début du XVII^e siècle, une série de changements peuvent être interprétés comme une véritable déflation démographique, dans laquelle *el desarraigar* des Morisques est le détail qui rend ce mouvement presque conscient. Les vagabonds sont pris par les *levas* qui devaient nettoyer les routes, alors que tous ceux qui ne travaillaient pas étaient coupables devant la loi. Engagés dans les *compañias*, les vagabonds allaient de Tierra de Campos et Salamanque à Séville rééditer en les augmentant les vols et les exactions dont on pouvait les accuser tant qu'ils avaient constitué des bandes errantes (1609). A elle seule, la Galice a donné aux guerres des Pays-Bas 34 mille soldats entre 1635 et 1638 c'était une forme de fuite devant la faim et la misère. „*El más glorioso acontecimiento del reinado de Felipe III*”, soit l'expulsion des Morisques, fit un vide qui, en chiffres ronds, correspondait à ceux qui „*pululaban por toda la nación y sin ser mendigos vivían de las limosnas*”. Cette même année 1609 on a publié une *Real pragmática* pardonnant les *censos* afin que les paysans ne refusent pas de semer. Il n'est pas besoin de solliciter les comparaisons. Ainsi, reconnaissons qu'un moment il a semblé que la solution approchait, grâce exactement à la réaction malthusienne: en 1618, „*por no labrarse muchas tierras por falta de quien se aplique a ello resulta no aver en todos los lugares destes reynos mucha abundancia de pan y valer a precio acomodado y que aya gran beneficio para los diezmos y tercias reales y alcavalas, creciendo como precisamente crecieran las cosechas, cosa tan necesaria al util publico...*”

Quevedo pouvait sembler hors de propos, on comprend qu'il ait ennuyé et mérité d'être traité comme un trouble-fête, lorsque tremblant por *el gobierno de Cristo*, il découvrait que „*no es pueblo.. el que yace en rematada pobreza; es carga, es peligro, es amenaza, porque la multitud hambrienta ni sabe temer ni teme*”. En compensation, on répondait favorablement à la demande „*que qualquier persona de qualquier estado y calidad que sea que labrare en cada año 25 fanegas de tierra, y las sembrare pueda traer y andar en coche de dos mulas, como no sea en esta Corte*”. Il s'agissait de ménager les chevaux qui commençaient à manquer aux armées (1618—19). Les demandeurs étaient les cultivateurs que la loi castillane à l'égal de la loi aragonnaise protégeait de l'hypothèque (Cortes de 1626); les mêmes qui obtenaient pleine liberté de „*saca da panes*” ... „*porque el Reyno esta muy falto de dinero*” (1626). A la fin, le recul de l'agriculture faisait des heureux: ces paysans qui

possédaient huit ou neuf mille ducats „de hacienda” (1628), qu'on trouvait même dans les *aldeas* les plus pauvres et qui profitaient des „*cercados*” (1627), surtout des „*cercados de viñedos*”, si protégés (1636). Par endroit ils acquirent assez de pouvoir: ainsi à Jaca où les „*oficios de gobierno*” étaient réservés en 1695 à qui avait „*mil cepas plantadas*”. Produit secondaire d'exportation, le vin en comparaison des laines par exemple, était difficilement commercialisé. Une loi du 13 Octobre 1639 ayant divisé la arroba en onze azumbres et demie, attribuait huit azumbres aux producteurs, les trois et demie restant à l'impôt, soit plus de 30%. Vers 1643, on constatait que „*la experiencia ha mostrado que ... tantos favores se han convertido en su daño* (des cultivateurs). Privilégiés mais isolés ces bénéficiaires de l'exode rural parvenaient rarement à rompre le cadre étroit des échanges ayant pour base la simple subsistance. Ces gens riches sont des personnages de vitrine mais ils présentent une économie stérilisée.

Guerre de Cent ans, l'expression pudique qui permet de ne pas voir combien le capital marchand sans prise sur les masses paysannes et opposé aux artisans des villes est incapable de résister à la pression du patriciat et de la Cour; comment à l'abri de celle-ci et en s'appuyant sur le pouvoir de fait, s'opère un vaste mouvement de concentration des moyens d'enrichissement et des privilèges qui assurent la stabilité de la richesse, attribués non à des groupes de pression des producteurs et des chefs d'entreprises, mais à des individus favorisés et à des clans; comment les ecclésiastiques, profitent de la reconversion malthusienne de la production; guerre de Cent ans signifie donc ici comme ailleurs, la lente consolidation du pouvoir politique des *Grandes* — de la Noblesse, de l'Eglise et des commerçants étrangers, — justifiée par une politique extérieure agressive, une conception qui confond fédération et centralisation sans respecter ni l'un ni l'autre de ces principes, le tout poursuivi avec un élan renouvelé après l'écrasement de la masse des artisans et des paysans. C'est ainsi qu'à Madrid, le Roi ne touchait que 1/10^e (1619), 1/6^e (1680) ou peut-être 1/5^e (1655) des impôts recouverts, parfois 1/3 (1655). Sans que l'Etat ne devienne puissant, la charge misérable des déracinés appauvriissait les villes et la république, autant que les appauvriissait l'égoïsme des riches.

En 1625, des émeutes éclatèrent à Saint-Sébastien; en 1631—33, toute la Biscaye fut secouée: si, „*por falta de ocupacion*”, beaucoup d'hommes de métier „*se convertian en facinerosos*”, le mal venait, disait-on, des importations. Mais ce qui n'avait été par le passé que disette, désolation, occasionnelle à la campagne, suivie de contagion et de forte mortalité, celles-ci se transmettant d'une région à l'autre, le malaise se généralisait: en 1629, la Galice comme le Roussillon connaissait l'émeute, le „*bandolerismo larvado*” apeurait les villes: Tortosa, Barcelone: „*pagesos amunicionats*”, „*segadors*”, „*eretjes ... incendiarios de iglesias*” terrorisaient pendant que l'intervention étrangère, la révolte portugaise, installaient sur la scène politique internationale, le processus de destruction de l'économie castillane. La Noblesse catalane avait enfin sa guerre, tandis qu'on respectait les intérêts de la Noblesse de Castille „*por no desacomodarlos del descanso y regalo de sus casas*”. Les mouvements des „*paisans soulevez*” se confondaient avec les opérations des

armées, et la dépression démographique s'accroissait, surtout dans les régions les plus densément peuplées comme la Galice. Dès le milieu du siècle, l'approvisionnement des villes était devenu critique à chaque printemps: dès 1630, en 1647, etc., „*pesados disgustos*” troublaient Madrid, émouvaient Tolède par exemple en 1650, Séville en 1650 et en 1652... Il est vrai que la disette qui précéda les soulèvements de Cordoue, de Séville et d'autres villes d'Andalousie, ou la peste en Catalogne, ne fut pas exclusive à la Péninsule. Comme les conséquences de la guerre de Cent ans semblèrent se manifester également là où les armées combattantes ne s'étaient pas rencontrées. Mais en 1654 et en 1655, des séditions se succédèrent en Andalousie, à Murcie, à Grenade; en 1657 parvenaient à Madrid des nouvelles peu rassurantes de la Galice meurtrie: on avait tué les receveurs de l'impôt sur le vin.

Il a fallu environ un demi-siècle de la réaction seigneuriale pour qu'un nouveau équilibre s'installe et que l'on puisse enfin aligner la politique monétaire sur la voie de la déflation démographique. La „*muchedumbre de vagos*” qui menaçait les villes d'Aragon en 1666, en 1669 et en 1672, Barcelone en 1677 et en 1688, Madrid en 1699, ne représenta pas une réserve de travail et ne fut pas utilisé avec profit par les possédants. La réaction seigneuriale s'accompagnait de l'agression étrangère et c'était l'impasse.

Mais alors? Les coïncidences qu'on peut souligner, les complicités mises en évidence, les généralisations rappelées, ne changent que peu de choses aux descriptions partielles et aux interprétations possibles. Faut-il se résigner à ce que, à peu près inutile dans le cas des pays nantis, la recherche historique soit inefficace pour les autres, si ce n'est pour son pouvoir de démythification? L'analyse historique commence par offrir des points de repère; les structures que les hommes installent et manoeuvrent, ou réadaptent, transforment ou rejettent, répondent à des impératifs, changeants à une échéance plus ou moins longue. Dans le folklore, l'ethnologie et l'économie, ces structures sont plus apparentes, tant qu'elles y semblent prédominantes. Des contraintes s'en détachent qu'on ne pourra hiérarchiser qu'en résultat d'un travail parallèle d'analyse historique et de construction philosophique.

LE MODELE COMME INTRODUCTION D'UNE ANALYSE VRAIMENT SCIENTIFIQUE

Les travaux qui ont donné lieu à la publication citée et par la suite entre autres à des études comparatives des formes d'entreprise dans le monde anglo-saxon et dans les pays hispaniques, ont amené de premiers essais d'exploitation d'un modèle historique qui comprend de multiples mécanismes économiques, discutés et partiels mais fortement agissants. On l'a énoncé ainsi: développement économique, subsistance, déclin. Dans sa simplicité, il suscite les apports de la recherche historique pour l'enrichissement et, très certainement l'infléchissement des discussions entre les économistes.

L'accroissement de la population, s'il a lieu, et l'augmentation de la production, imposent des transformations de celle-ci: d'extensive elle

peut devenir intensive, ou grâce à des spécialisations et à l'augmentation des trafics, à l'intervention favorable d'éléments extérieurs, devenir d'intensive, extensive. Des facteurs à première vue contradictoires, formulent ainsi des alternatives qui ne se suivent pas nécessairement selon une progression. L'essentiel en est le développement positif ou négatif de l'économie: l'augmentation ou la diminution de la production qu'à ce stade des analyses nous devons considérer dans sa totalité et non *per capita*. Après ce démarrage initial, au cas d'un développement positif, c'est la subsistance qui donne la mesure la plus féconde pour nous. Ou bien elle est en expansion, dépassée donc, ou bien elle arrête définitivement tout progrès et tout mouvement. Les systèmes que l'histoire doit étudier sont ceux de la quasi-constante reconstitution d'équilibres successifs. L'émigration, les guerres, les mythes, par le maintien d'équilibres efficaces, parfois par l'exclusion de la vie économique, sociale et politique de secteurs croissants de la population, brisent l'élan démographique, à moins d'un choc extérieur, ou exogène. Cette dernière possibilité: le choc exogène, provient de la manifestation de conceptions de la vie et du monde bannies par les dirigeants, les mouvements dits millénaristes. L'alternative institutionnelle se place ainsi à différents niveaux. Le progrès ou la décadence est un choix de la communauté et non d'individus ou d'ensembles d'individus, un phénomène de politique.

Pour user de termes auxquels tout le monde est habitué aujourd'hui, le modèle historique de tout changement peut se résumer dans ces trois degrés d'alternatives:

- I. Développement économique conséquence d'une poussée démographique;
- II. Subsistance seule, ou consommation en expansion;
- III. Progrès ou déclin de la communauté, avec révolution institutionnelle ou conservation des cadres fondamentaux, ou encore marasme.

Tout en restant à un traitement descriptif, on s'engage dans une analyse qui peut utiliser les techniques mécaniques et bénéficie des apports de l'économie politique. D'autre part, on ouvre la voie de discussions scientifiques et on justifie l'analyse événementielle de la totalité des matériaux sur n'importe quel sujet. Il devient ainsi possible d'avancer sur les deux chemins: (1) simplification des explications grâce au renforcement logique des hypothèses, toute dichotomie s'insérant dans une grille qu'on peut serrer toujours davantage, c'est ce que nous avons appelé la méthode historique proprement dite, (2) multiplication des informations utiles, c'est-à-dire cataloguées, classifiées en vue des constructions d'architectures proposées par les autres sciences. Nous tournons le dos uniquement aux conceptions du faux romantisme de l'homme, individuel, seul et malheureux, ou enrégimenté et victime-historique-d'une-société-coupable-sinon-de-mythes-ou-de-structures-qui-sont-ainsi-faites.

Alors, les matériaux dont nous disposons sont-ils insuffisants? Sont-ils par leur origine même, peu adéquats au traitement scientifique? Oui, si on veut enfermer la recherche historique dans les perspectives partielles de la démographie retrospective, de l'économie retrospective, etc. Au fait indiscutable que dans le passé „*apenas se puede hablar de población española*”, comme a écrit Juan REGLA, il convient d'ajouter le caractère

essentiel de trois ordres de mesures qu'on peut prendre sur des échantillons et uniquement sur des échantillons: (1) la densité démographique comme étalon de la consommation et de l'autosubsistance, c'est-à-dire comparée à la production, à l'occupation du sol, à la répartition et aux échanges, (2) le mouvement de croissance dans l'occupation du sol, ou sa réduction, le nombre des „*vecinos pecheros*” en relation à la population phisique, (3) indices définissant l'explication habituelle du comportement quotidien ou les manifestations qui s'en détachent dans le contexte immédiat ou qui représentent une compensation de contradictions rejetées par la communauté.

Le danger à éviter à tout prix en étudiant une tranche du passé, par exemple ces XVI^e et XVII^e siècles espagnols, est d'avoir à discuter sans fin de vieilles images, de légendes et d'anti-légendes, de fables pseudo-statistiques sans contenu. Le véritable travail statistique n'est possible qu'après l'analyse événementielle et la définition des éléments d'information. En outre, en remontant du temps vécu, le nôtre, vers le temps-mémoire, on écarte les explications d'étroite chronologie, linéaires et causales. Pratiquement, il s'agit d'insérer l'étude des données locales: „*comarcales y regionales*”, justement mises en évidence par Juan REGLA, de les considérer dans la perspective qu'offrent par exemple les réalités connues du *partido*. La même orientation vaut pour l'analyse d'autres activités fondamentales: production, consommation, politiques, et c'est pourquo nous avons fait une rapide référence aux recherches sur l'entreprise, la société familiale, la „*corporation*”, etc.

L'adoption d'une technique efficace est alors facile. La cartographie qui sort d'un passé platement descriptif, a mis au point des moyens nouveaux d'analyse applicables à toutes les informations brutes, et qui s'adaptent aisément à la nouvelle mécanique. Il ne s'agit donc pas d'interprétations descriptives, ni non plus, de visions dites d'ordre général: tout au plus on aura intérêt à préciser les concepts utiles pour ces analyses, en les rendant indépendants des descriptions, des illustrations, des mythes et justifications. Délaissant le récit, l'histoire s'appuie sur trois coordonnées: (1) le stockage de l'information dans des proportions qui débordent les possibilités artisanales, et pratiquement illimitées, (2) l'adoption d'un dénominateur commun, (3) la critique et l'étiquetage prédicatif d'informations portant leur autocritique puisque on les situe toujours comparativement.

Le premier changement essentiel est celui du concept d'information. Elle compte d'après sa situation dans la grammaire que le dénominateur commun installe, non en relation à la suite des gestes et des faits. C'est le chemin ouvert par la „philosophie de la statistique” au XIX^e siècle, et par l'expérience marchande et monétaire depuis le XI^e siècle. Les intuitions de Gerard MALYNES prennent signification, les projets de CONDORCET gagnent de l'actualité, les découvertes de Karl MARX apparaissent riches de prolongements. Il ne semble pas qu'il soit utile de reprendre en outre des théories des structures hiérarchisées. On en retrouve des lambeaux, très partielles et pragmatiques, dans d'autres sciences humaines. Il faut reconnaître que bien qu'insuffisantes, leurs conquêtes ont le mérite de provoquer et de demander une issue historique, globale et scientifique.

La vérité est qu'aujourd'hui, nous avons surtout des intuitions. On peut en venir à utiliser avec une simplicité extrême des moyens très acérés, cartographiques, photoniques ou de méthode, à condition de ne pas refuser toute axiomatique. Que l'histoire manque d'expérience axiomatique ne semble pas finalement une faiblesse, au contraire, et la recherche et aussi la création avanceront dans les champs limités qui „peuvent servir à bâtir pour la première fois une synthèse *cohérente* et *universelle* dans le passé, dans le présent et dans l'avenir”, ambition exprimée par Iannis XENAKIS. A l'histoire d'offrir à la compréhension opérationnelle le champ de la réalité latente, dans son devenir, et d'éviter les fautes d'exactitude qui freinent dans les *sciences particulières* l'application des méthodes mathématiques.

Que l'histoire soit synonyme de recherche scientifique, à nouveau, voilà donc notre voie, voilà le but auquel il faut atteler tout effort et l'ambition humaine de savoir. Mais plus qu'une ambition, aujourd'hui un appel: aux historiens pour qu'ils acceptent l'analyse non attachée à la stricte chronologie, adaptent la recherche pluridisciplinaire à leurs problèmes et croient en leur travail autant qu'en leur dépendance; aux savants des autres disciplines pour qu'ils consentent à mettre à la disposition des historiens leurs moyens particuliers.

*

Citer quelques titres qui vont dans le sens de ces recherches nouvelles, des ambitions et des difficultés qu'elles rencontrent, même si ce n'est qu'en nombre minimum et d'exemples à première vue disparates, contribuera à relier elles des expériences d'une grande variété et dont il faut d'urgence souligner la parenté.

P. BOUDON, P. LAZARSELD, *L'analyse empirique de la causalité*. Paris—La Haye, Mouton & Comp., 1966.

HEINZ P. BRAND, *The fecundity of mathematical methods in economic theory*. Dordrecht, D. Reidel Publishing Company, 1961.

OSCAR CORNBLIT, „La sociologia como ciencia experimental y sus relaciones con la matematica”, *Ciencia e Investigacion* (Buenos Aires), 1963, t. 20, No 8, p. 347—354.

EVERETT E. HAGEN, *On the theory of social change. How economic growth begins*. Homewood, Illinois, The Dorsey Pres Inc., 1962.

RAMON LOSADA ALDANA, *Dialectica del subdesarrollo*. Caracas, Universidad Central, 1967.

FRÉDÉRIC MAURO, „L'histoire science de l'abstrait?” *Revista da Faculdade de Letras* (Lisbonne), 1962.

VITORINO MAGALHAES-GODINHO, „Sobre a pesquisa interdisciplinar nas ciencias humanas”, *Revista de economia* (Lisbonne), 1964, vol. XVI, fasc. 3—4, p. 141—153.

HARVEY S. PERLOFF *et al.* *Regions, resources and economic growth*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1960, et University of Nebraska, Lincoln, s. d.

IANNIS XENAKIS, „Vers une métamusique”, *Nef* (Paris), 1967, nouv. sér., 24^e a., cahier № 29, p. 117—140.

ERNST BLOCH, *Avicenna und die aristotelische Linke*. Berlin, 1952.

FEDERICO BRITO FIGUEROA, *Historia económica y social de Venezuela*. Caracas, Universidad Central, 1966. 2 vol.

GERMAN CARRERA DAMAS, „Hipotesis sobre Historia, libertad y violencia”, *Anuario del Instituto de Antropologia e Historia* (Caracas), 1964, I, p. 29—41.

DAVID FEUERWERKER, „Les Juifs en France: Anatomie de 307 Cahiers de doléances de 1789”, *Annales. E. S. C.*, 1965, № 1, p. 45—61.

HERMANN KELLENBENZ, „Les industries rurales en Occident de la fin du Moyen âge au XVIII^e siècle”, *Annales, E. S. C.*, 1963, № 5, p. 833—882.

ERNST H. KOSSMANN, *La Fronde*. Leyde, Leidse Historische Reeks, III, 1954.

WITOLD KULA, „Un aspect du progrès économique”, *Roczniki dziejow społecznych i gospodarczych*, 1948, t. X, p. 173—183.

VITTORIO LANTERNARI, *Les mouvements religieux des peuples opprimés*. Trad. française, Paris, 1962.

ANTONI MACZAK, HENRYK SAMSONOWICZ, „La zone balte: l'un des éléments du marché européen”, *Acta Poloniae Historica*, 1965, t. XI, p. 71—99.

MARIAN MALOWIST, „Un essai d'histoire comparée: les mouvements d'expansion en Europe aux XV^e et XVI^e siècles”, *Annales, E. S. C.*, 1962, № 5, p. 923—929.

MANTEUFFEL, „Les mouvements des pauvres au Moyen âge. Saints et hérétiques”, *Acta Poloniae Historica*, 1966, t. XIII, p. 5—13.

WALTER MARKOV, „La collera del prete rosso”, *Studi Storici*, 1965, a. VI, № 4, p. 629—649.

IGNACIO OLAGUE, „L'hérésie et le domaine pyrénéen”, *Mémoires de l'Académie des Sciences... de Toulouse*, 1966, vol. 128, sér. 14, t. VII, p. 85—98.

NICOLAS SANCHEZ-ALBORNOZ, „Inovación técnica y resistencia gremial. El vapor de Valencia en 1842”, *Cuadernos de Historia de España* (Buenos Aires), 1964, p. 365—369.

ST. STEFANESCU, „Des nomes qui ont désigné la paysannerie asservie de Valachie au cours des XIV—XVI^e siècles”, *Studii. Revista de Istorie*, 1962, a. 15, p. 1155—1169.

NIKLAS TODOROV, „La situation démographique de la Péninsule Balkanique au cours des XV^e et XVI^e siècles”, *Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté de Philosophie et d'Histoire*, 1959, LIII, № 2, p. 193—232.

TIBOR WITTMAN, „Reflexiones sobre la derrota del tabaco en las Antillas, siglos XVII y XVIII”, *Acta Universitatis Szegediensis. Acta Historica*, XVII (Szeged, 1965), p. 3—25.

ANDRZEJ WYROBISZ, „Polish researches on the history of building till the end of the 18th Century”, *Acta Poloniae Historica*, 1963, VIII, p. 91—106.

V. K. YATSOUNSKI, „Démographie historique en U. R. S. S. Problèmes de mortalité”, *Les congrès et colloques de l'Université de Liège*, vol. 33 (Liège, 1965), p. 309—315.

ZBIGNIEW ZABINSKI, „Indice biologique du pouvoir d'achat de l'argent”, *Roczniki dziejow społecznych i gospodarczych*, 1958, t. XX, p. 37—53.